



IMAGES OUBLIÉES

Il est toujours excitant d'ouvrir les cantines qui meurent d'ennui dans la poussière des combles, et plus encore d'y découvrir parfois l'émouvant témoignage d'images oubliées : tels ces clichés de Constantinois garmissant, près de deux mille ans après la création de la ville par Trajan, les gradins du théâtre antique de Timgad, notre africaine Pompéi.

On y joue "Horace", ou "Britannicus" ; et s'en délecte, comme il se doit, M. Canazzi, notre inoubliable "prof" de lettres.

Sur la vue générale des gradins, s'est assis un petit peuple anonyme, dont quelque caïd du coin derrière sa femme en haïk blanc, à la place des Thamugadiens d'il y a deux millénaires plus tôt.

Maurice CRETOT.

N.D.L.R. A côté de M. Canazzi, son épouse et Mme Crétot, mère de notre ami Maurice que l'on voit, en avant, coiffé d'un béret de marin, attentif aux évolutions sur scène des acteurs de la prestigieuse "Tournée des Villes d'Or et des Amis de Carthage".

les bahuts du rhumel

LES ANCIENS DES LYCEES DE CONSTANTINE

EDITORIAL

CHANT POUR L'AN NEUF

Les guirlandes, les flocons d'ouate qui flottent aux branches des sapins de Noël nous rappellent que nous sommes à l'époque des souhaits de Nouvel An.

Bientôt, il faudra tourner la tête et regarder derrière soi pour percevoir ces images charmantes. Elles demeureront immobiles, là où les aura laissées l'inéluctable indifférence des hommes aux choses du merveilleux.

Une année épuise l'huile de sa lampe... une autre se lève et promène un regard serein, de la sérénité de l'ignorance.

C'est une année comme il en fut tant d'autres, prompte à plonger, à son tour, dans l'océan des âges mais qui demeure, pour nous qui vivons cet instant, lourde d'espérance dans les groupes où se développe son fragile destin.

Et "devant le portique ouvert sur des ciels inconnus", comme disait superbement Valéry, c'est le temps des appels et des vœux.

Que nous souhaiter, à nous tous qui formons un groupe uni

par les souvenirs communs, l'amitié, l'affection ?

Que 1995 nous apporte l'équilibre du corps et la paix de l'âme, bien sûr ! Mais surtout, non pas les biens de ce monde aux faveurs incertaines, mais tout ce qui échappe au cadastre, aux balances, aux codes et même au calendrier : les biens mystérieux dont s'enrichit une âme, la fleur fragile mais que rien ne peut faner, l'étoile que l'oiseau imprime sur le sable, un sourire sur une lèvre qui était triste, une réponse dans la main que l'on presse, un bouquet sur la table, une fraîcheur dans l'ombre, la délicatesse d'un nocturne de Chopin, la mélancolie d'un soir d'hiver d'Utrillo, le sourire de Greta Garbo dans "La Reine Christine", une verte avenue au cœur du rouge été, une tonnelle avec la coupe de l'amitié, un fauteuil qu'embellit la lampe et le livre, une ondée caressant de sa mélancolie le toit qui soudain chante et soudain devient bleu, toute la musique du vent dans les feuilles, tout l'automne brûlant les robes de la vigne, le retour des bonheurs que l'on croyait vécus...

Et, plus encore que ce qui est matériel, l'indicible de la musique et du regret, l'inexprimable du clavier et de l'archet, l'infini des couleurs et des sonorités, le fleuve nonchalant qu'on nomme rêverie, les mille riens miraculeux de la nature, le soir muant en or les pierres du chemin, les songes, les rougeurs, les éveils et les bienfaits du rire, et les bienfaits des larmes...

Et tout ce qui, sur terre, n'a pas de nom mais qui fait justement qu'on pardonne à la terre d'être quelquefois si décevante et si quotidienne, voilà en vérité ce qu'il faut nous souhaiter...

C'est sans doute ce que Jean Giraudoux appelait "l'azur insensé planant sur une journée".

Et que nos retrouvailles soient joyeuses et fécondes, que le moins possible d'entre-nous manquent à l'appel, dans les souvenirs terriblement proches des grands murs gris du lycée qui a été le témoin des joies de la jeunesse, des émois de l'adolescence, des regrets de l'âme mûre...

Cl. G.

EN LISANT " LE PREMIER HOMME "

Quand la mort a surpris Albert Camus, le 4 janvier 1960, il travaillait à un roman conçu quelque huit ans plus tôt, dans les premiers soubresauts de ce qui allait être la guerre d'Algérie.

On en trouva le manuscrit dans sa sacoche lors de l'accident : 144 pages " tracées au fil de la plume, d'une écriture serrée, rapide, difficile à déchiffrer, jamais retravaillée ". Et c'est au patient labeur de sa fille Catherine qu'on doit, aujourd'hui la publication de cette ébauche inachevée. *Membra disjecta* d'un vaste roman autobiographique où l'auteur de *La Peste* prenant plus vivement conscience de ses origines algériennes, se penchait sur son passé, sur l'histoire de ses parents, sur son enfance et son adolescence, tout en menant une réflexion d'ensemble sur l'entreprise colonisatrice, dont il était issu, et sur le problème du terrorisme.

Fils d'un alsacien d'Ouled Fayet et d'une Mahonaise de Chéraga, tous les deux sans instruction, orphelin à quelques mois — son père fut mortellement blessé sur la Marne et mourut peu après à Saint-Brieuc — élevé pauvrement par sa mère et sa grand-mère au sein d'une famille laborieuse " où l'on parlait peu, où on ne lisait ni

n'écrivait jamais ", Albert — ou plutôt son héros Jacques Cormery — éprouve l'angoisse existentielle d'être " le premier homme " : projeté par l'aventure de la colonisation dans un pays où il est sans aïeux, sans mémoire, sans tradition, sans références, n'ayant pas non plus un père

● SUITE EN DERNIÈRE PAGE

100 FRANCS

L'arrivée de ce numéro 9 des " Bahuts du Rhumel " annonce qu'il est temps de renouveler votre cotisation annuelle à notre Association. Merci d'adresser rapidement vos 100 francs à notre trésorier - et à lui seul - Louis Cartoux 190, avenue Marc-Sangnier 83110 Sanary-sur-Mer. Il compte sur votre promptitude à vous acquitter de cet écot dont chacun est redevable dès le début de l'année.

N.D.L.R.

Tout le monde sait, (n'est-ce pas ?) ce que signifient les initiales N.D.L.R. C'est pourquoi mieux vaut les traduire en clair : Note De La Rédaction.

Ce N.D.L.R., donc, pour avertir chacun qu'il recevra - à plus ou moins brève échéance - une circulaire l'invitant à rédiger - en dix lignes ou plus - un souvenir de lycée : professeur, condisciple, anecdote, son ou odeur caractéristique, exploit sportif ou scolaire, chahut mémorable, motif insolite de punition, etc...

Avec une date limite - et impérative - pour la " remise des copies ".

C'est la solution sur laquelle s'est mis d'accord le comité de rédaction, pour alimenter en copie le stock (actuellement " à zéro ") d'articles pour " Les Bahuts du Rhumel ".

Dix premiers collaborateurs - obligatoirement volontaires - vont être les premières victimes de ce diktat impératif...

MES PRÉFÉRENCES

En sixième, j'aimais toutes les matières et tous les professeurs.

Au cours des années, j'ai préféré certaines matières et certains professeurs.

Celle qui m'a le plus marquée fut Mlle Buono. Elle arriva en octobre 1936, quand j'étais en troisième. Elle était jeune, petite, brune, vive.

Certaines de mes camarades la dépassaient déjà par la taille. Mais combien elle nous dépassait par l'érudition, le savoir-faire, la maîtrise de soi ! Ce n'est pas avec elle qu'on se serait permis de chahuter ou de rendre un devoir en retard !

Tous ses cours étaient passionnants : la première heure de latin passa si vite que, lorsque la cloche sonna, nous avons toutes crié " Déjà ! "

Ce latin, elle nous l'a appris, et tellement fait aimer que plusieurs d'entre nous demandèrent à en poursuivre l'étude en classe de philosophie, bien qu'il ne fût plus au programme.

Elle nous enseignait aussi le grec et le français. Même les auteurs les plus rébarbatifs prenaient de l'intérêt.

Et puis, il y avait le " cours de bibliothèque " : quelques minutes qui précédaient le français du samedi et pendant lesquelles Mlle Buono nous distribuait des livres... Ces minutes, on les faisait durer le plus longtemps possible.

J'ai aussi aimé l'anglais, en cinquième, avec

Mlle Rouvet qui devint Mme Noël. Elle était douce et gentille.

Elle nous enseignait des chants mimés et des comptines, pour perfectionner notre prononciation :

I had a cat that sat on a mat ;

How glad she was to catch a rat...

Les mathématiques, en sixième et troisième, avec Mlle Rouzière, qui nous emmenait aussi à la piscine et avait toujours peur qu'on s'enrhume dans les courants d'air de l'ascenseur de Sidi M'Cid... " Essayez vos cheveux ! "...

L'histoire, avec Mlle Guiscafré, Mlle Nicolai et Mme Nippert...

La gymnastique dans toutes les classes...

Le dessin et la peinture avec Mlle Lemessager. Elle me faisait rire, Mlle Lemessager, avec son nez pointu, sa frange et sa drôle de façon d'arranger sur elle les couleurs de ses robes et de ses manteaux...

Enfin, la musique, le chant et la chorale avec Mlle Prudhomme. Elle fut aussi ma cheftaine de Guides de France ; et, plus tard, lorsque nous nous sommes retrouvées en France après avoir pris nos retraites respectives, elle devint une amie, une véritable amie, qui vient de nous quitter...

Y. B. M.

LENDITS ET GYMKHANA-AUTO

JUIN 1939. Cette année-là, les lendits scolaires du (grand) département de Constantine se déroulèrent à Bône. De ce fait, nous nous sentions navrés d'être privés du spectacle de ces festivités sportives dans lesquelles se trouvait fortement impliqué notre vieux bahut.

L'un de nous (lequel ?) eut l'idée - on dirait, aujourd'hui, " géniale " - de recenser des volontaires pour organiser un déplacement vers les bords de la Seybouse.

Nous fûmes rapidement une trentaine.

A ce nombre, s'ajoutèrent quelques internes qui obtinrent, de notre proviseur, l'autorisation de se joindre à nous... à condition qu'un surveillant fasse partie du voyage.

Cette décision - tout d'abord considérée comme une atteinte à la liberté - devait se révéler bénéfique, et nous allions nous réjouir de la présence de ce " pion " qui, finalement, se révéla agréable et discret compagnon de route.

Nous voilà donc partis, un dimanche matin " aux aurores ", dans un confortable car des " Transports Kattabi ", du Khroubs, que conduisait le propre fils du propriétaire, accompagné d'un convoyeur.

Voyage excellent, très gai ; arrivée sans encombre à Bône, et quartier libre jusqu'au début de l'après-midi où l'on se retrouva pour s'installer sur les gradins du stade.

Passons rapidement sur

les joies et les déceptions ressenties aux résultats sportifs de nos camarades athlètes, que nous soutenions de nos bruyants encouragements... surtout lorsque les joutes les opposaient aux élèves de l'E.P.S. ou de l'Ecole Normale, nos traditionnels rivaux.

A la fin des épreuves, nous regagnâmes la place de la gare pour y retrouver notre car...

Bernique ! Il n'était pas au rendez-vous.

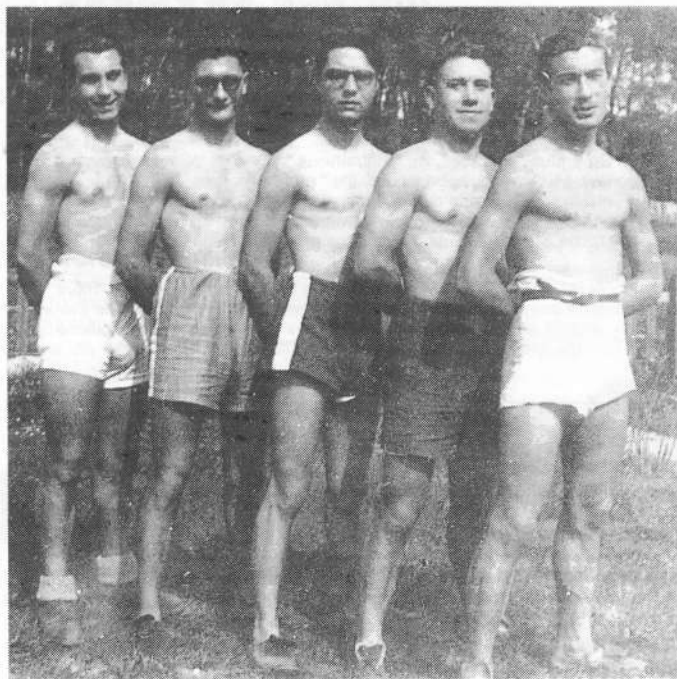
Nous l'attendîmes une bonne heure, au bout de laquelle nous le vîmes enfin arriver, conduit par un gardien de la paix et escorté par une voiture de police.

A l'intérieur, gisaient le chauffeur et le convoyeur ivres-morts, que la police avait interceptés dans une rue de Bône alors qu'ils essayaient - en zigzaguant - de retrouver le lieu de rendez-vous. Je crois même me souvenir que le car (et, sans doute, d'autres voitures sur son ondulant chemin) avait subi quelques dommages.

En tout état de cause, il était impensable et impossible de rentrer à Constantine.

C'est alors que nous apprécîâmes la présence du surveillant. Il eut tôt fait de téléphoner à notre lycée pour expliquer la situation. Il eut ensuite la bonne idée d'en faire autant pour demander asile au lycée de Bône.

Nous y fûmes très bien accueillis, nourris (on avait ré-



Cinq athlètes parmi ceux dont s'enorgueillissaient les supporters de l'équipe lycéenne constantinoise : de droite à gauche, Roger Fiorini, Jacques Piotre, Camille Lemmery, Georges Gondal et Jean Souquet.

quisitionné le cuisinier à cet effet) et logés - externes comme internes - dans un dortoir vide.

Entre temps, nous avions pu appeler nos parents ou des amis disposant d'un téléphone, pour les rassurer sur notre sort.

Le retour vers le Rocher s'effectua le lendemain matin, dans un autre car... et avec un autre chauffeur (sobre celui-là) venu du chef-lieu. Nous manquâmes donc les cours de la matinée et

somnolâmes tout au long de ceux de l'après-midi.

La conclusion de cette équipée fut que M. Kattabi vint présenter ses excuses les plus embarrassées aux autorités de notre lycée, auxquelles il n'osa jamais présenter sa facture. Et il eut même l'élégance de régler, quelques jours plus tard, la note de frais que l'économe du lycée de Bône n'avait pas manqué d'envoyer à son collègue constantinois.

Robert SOUBRILLARD.

LE 12 MARS 1942. LE LYCÉE DE JEUNES FILLES DE CONSTANTINE PORTE LE NOM DE LAVERAN

Rien ne manquait à la fête. Dès le seuil du lycée, on était accueilli par des fleurs, des sourires atténuant ce que pouvait avoir de grave le masque austère du grand savant dont l'établissement porte désormais le nom ; car, par une touchante attention, le buste du D^r Laveran était là, en bonne place, au bas de l'escalier menant les visiteurs dans la cour d'honneur où se déroulerait la cérémonie.

Là aussi, rien ne manque : haie de jeunes filles gracieuses, accueil distingué de la directrice, empressement aimable des professeurs, organisation qui séduit par son mélange de grandeur et de coquetterie.

Dans l'éclatante lumière algérienne, voici que des voix pures, printannières, s'élèvent. Leurs chants saluent l'arrivée des autorités qui accompagnent, sur l'estrade, M. le recteur Hardy et Mlle Guiscafré, directrice du lycée :

MM. le secrétaire général Lagarde représentant le préfet, Mandon maire, le colonel André représentant le général de division, D^r Masselot président de l'ordre des médecins, le proviseur Tongio et une délégation du lycée d'Aumale, le président du tribunal, le procureur, le conseil d'administration et le conseil de discipline du lycée, Mme Tournier économiste,



M. le D^r Masselot faisant l'éloge du D^r Laveran, parrain du lycée de jeunes filles de Constantine.



La tribune officielle, au cours de la cérémonie. De gauche à droite, MM. Marenco inspecteur d'Académie, Lagarde secrétaire général de la préfecture et représentant le préfet, Mlle Guiscafré directrice du lycée Laveran, M. G. Hardy recteur de l'académie d'Alger, le colonel André représentant le général commandant la division. Qu'on veuille bien avoir un peu d'indulgence pour la qualité des documents : ils émanent de la photocopie de clichés insérés dans " La Dépêche de Constantine ", lesquels, il y a plus d'un demi-siècle, n'avaient pas la qualité de l'actuelle typographie, pas plus que le papier journal d'une époque où l'Algérie - et encore plus la métropole - vivait un temps de restrictions.

Mmes Teuma et Gurriet de l'association des anciennes élèves, les aumôniers Boley et Malchair, les D^r Besson et Jolland attachés à l'établissement, les directrices et directeurs des principaux établissements scolaires de la ville.

Les voix s'unissent maintenant, ferventes, vibrantes pour chanter avec émotion, avec flamme, " La Marseillaise ". Et, quand les applaudissements de la foule qui a écouté avec recueillement le chant national s'éteignent, M. le recteur se lève pour prononcer son allocution.

Il expose d'abord les raisons qui n'ont pas permis de réserver aux lycées et collèges de jeunes filles une dénomination proprement féminine : il n'y a pas, dans l'Histoire de l'Algérie, un nom de femme qui soit à la hauteur d'un duc d'Aumale ou d'un Bugeaud.

Ce n'est pas dire que les femmes n'ont pas joué un rôle dans la conquête et la formation de l'Algérie française ; et l'orateur rend hommage à ces vaillantes femmes du bled qui n'ont connu que les âpres joies du dévouement et rêvé d'autre récompense que le bonheur de leur foyer. Il n'est pas interdit aux Algériennes de se lancer dans des voies où les

rayons de la gloire ont des chances de les toucher.

Mais ce qui sera toujours nécessaire à l'humanité, c'est une majorité de femmes non illustres, pour qui la meilleure gloire sera de passer en faisant le bien.

Le nom du D^r Laveran a donc été choisi. Et le recteur proclame :

" Vous pouvez être fières d'un tel patron, et vous aurez aussi, en l'honorant, le sentiment très doux d'accomplir une bonne action ; car Laveran, jusqu'ici n'a guère bénéficié que de la gratitude des spécialistes : son nom ne dit pas grand chose au public, alors qu'il devrait être vénéré à l'égal des plus grands.

" En attendant, Mesdemoiselles, travaillez à vous rendre favorable la grande mémoire dans l'ombre de laquelle vous vivrez désormais "

A son tour, le D^r Masselot évoque la vie et l'œuvre de l'illustre parrain ; il va dire par quel travail et par quelles vertus le D^r Laveran a droit au titre de bienfaiteur de l'humanité.

" Que sa vie, toute de travail, vous serve d'exemple ; aimez-le parce qu'il a toujours œuvré pour défendre des vies humaines ! "

La chorale du lycée, sous

la direction de Mlle Prudhomme, se fait ensuite entendre dans l'exécution de chants à plusieurs voix que les élèves nuancent avec beaucoup de brio et d'émotion.

Chansonnettes, chœurs, hymnes sont longuement applaudis.

A l'occasion de cette fête et de la Quinzaine Impériale, les autorités, les invités et le public sont ensuite conviés à visiter une exposition de travaux manuels et un salon colonial : dessins, gravures, tableaux, bibelots, vases, armes, poteries, étoffes, curiosités de tous genres évoquent nos provinces proches et lointaines, filles de la grande famille française.

On félicite Mmes Olivères, Fargeix, Martinez et les professeurs qui ont accompli ce miracle.

Il serait injuste de ne pas dire la part prise par les jeunes filles de l'établissement. Leur travail, leurs chants, la grâce de leur accueil, le charme touchant de certains gestes - comme cet " Hymne à Laveran " composé par des élèves et remis à M. Hardy, comme cette réduction à l'échelle du lycée réalisée sous la direction de Mlle Piazza par les élèves de seconde - tout a contribué au succès de la journée.



Devinette pas facile à trouver ! Où se cache-t-il, parmi ces élèves d'une sixième de 1937 encadrant M. Recouly, et dont Maurice Crétot - possesseur du cliché - n'a pas entièrement reconstitué la nomenclature ? De gauche à droite et de haut en bas : Pehau, ?, Masson, ?, Grandguillaume, Recchia, Bonhoure ; puis ?, Roque, ?, Crétot, Amran, Grignon, Nakache, Hours, Codaccioni, ? ; puis ?, Boudjadi, Franquet, ?, ?, J. Canazzi, Hannoun, ?, Febvre, Théolier, ? ; puis Battino, P. Carmagnol, ?, M. Recouly professeur de mathématiques, ?, Belaïd, Spina et ?. Si vous n'avez toujours pas découvert M. le proviseur et si vous " donnez votre langue au chat ", sachez qu'il s'agit de Chérif Boudjadi, agrégé d'allemand, qui dirige encore notre " bahut " à l'heure où paraissent ces lignes...



... ON POURRA TROUVER LES LETTRES
A B C D E F G H I J K L M N O P Q
DE CE " RÉTRODICTIONNAIRE " DANS LES
NUMÉROS 5-6-7 DES " BAHUTS DU RHUMEL "

R comme ROSEAU. Le nom, le pronom, l'adjectif, la proposition étaient — et sont toujours — l'attribut du sujet ; le roseau était l'attribut du maître. Il le brandissait pour désigner un mot, un chiffre, un tracé géométrique inscrit au tableau ; montrer l'image d'un foie d'alcoolique sur une planche du corps humain ; les lettres d'un alphabet géant pendant au mur ; l'horloge sur le cadran de laquelle on apprenait à lire l'heure, les cartes de géographie... Quand ils n'en frappaient pas leur bureau magistral pour réclamer le silence ; ou harcelaient — à distance — l'étourdit, le bavard ou le paresseux qui " avait... le roseau ".

S comme SARREAU. Noir, lustré sous les avant-bras, rongé aux coudes, fermé jusqu'au cou par une procession de boutons montant le long du côté droit. Humble sarreau souillé d'encre, de poussière et de poudre de craie. Inconvenant sarreau qu'on faisait disparaître — une fois l'an — quand J. Combier 4, rue Agut à Mâcon, ou David et Levallois 99, rue de Rennes à Paris, rangeaient artistiquement les élèves autour de leur maître, sur fond de préau, manipulaient objectif, voile noir (couleur sarreau) et plaques de leur appareil photographique, avant d'écraser le caoutchouc du déclencheur piriforme.

T comme TABLEAU. Noir, lui aussi, pareillement au sarreau. Posé sur son chevalet en

forme de A majuscule. La grinçante craie — taillée à la scie — y courait, à longueur de classe. On l'effaçait dans une grande envolée de pollen, sous la rude caresse d'un chiffon que l'élève de service allait ensuite secouer dans la cour. Le maître y piquait parfois un compas géant, pour tracer un cercle parfait... " Un tel, au tableau ! " ... pour corriger un problème, pour ânonner une récitation... pour présenter — ô honneur ! — aux mains magistrales, des oreilles déployées en arêtoir de bonnet d'âne.

U comme UN... et un = deux... et un = trois... et quatre = sept... et six = treize... Ainsi, commençait le calcul mental. Un, c'était l'amibe initiale des chiffres, l'unicellulaire patriarcale d'une dynastie si nombreuse que son énumération ne s'arrêtait qu'à l'endroit où sont censées se rejoindre les parallèles : l'infini. Modeste, et pourtant, chiffre cardinal... mais pas Richelieu, au nez et à la barbe duquel ferraillaient les mousquetaires du roi, de M. de Tréville et d'Alexandre Dumas (père) : " Tous pour un : un pour tous !".

V comme VIDAL-LABLACHE, jumeaux de la carte de géographie murale monopolisée sous leur conjointe raison sociale. Virtuoses du liséré bleu des côtes ; coloristes des reliefs allant du vert tendre des plaines au blanc pur des neiges éternelles sur fond de montagnes brunes ; sourciers des cours d'eau serpentant vers estuaire, embou-

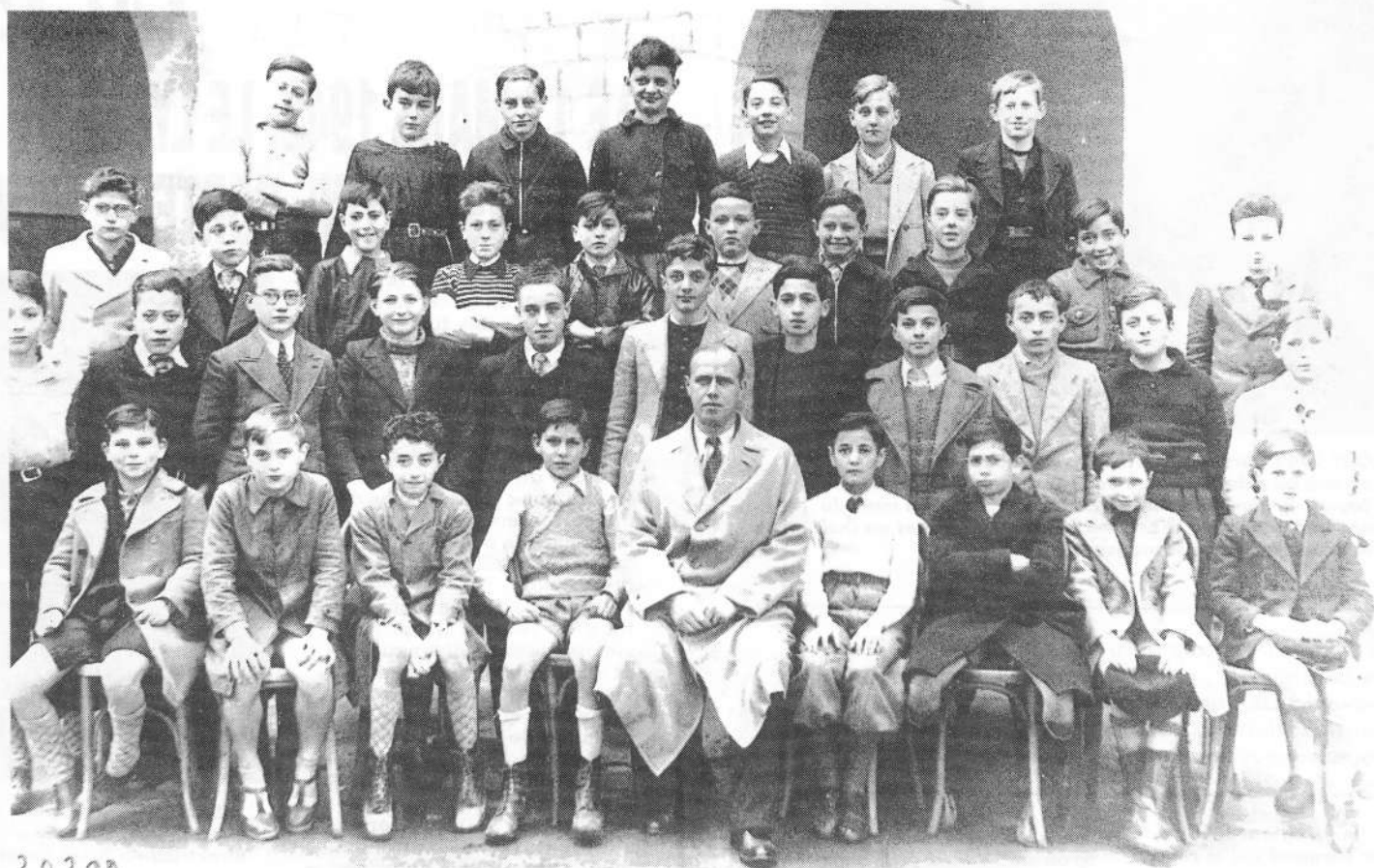
chure ou delta. Au recto, la nomenclature des villes, voies fluviales, mer, départements, couches géologiques ; au verso — si redoutable — des compositions — la carte muette d'hermétique silence.

W comme W.C., alignés di-
contre le mur d'un préau. A l'
fermé à clef pour les ensei-
gnants et munis d'un verrou
pour les élèves. Ils se dissimulaient
derrière des portes ne descendant pas jusqu'
au sol, l'on voyait dépasser des chau-
ssures, lesquelles tombaient des chaus-
sures traînées par des culottes libé-
rées de bretelles. Les évoquer permettait
à la classe d'une pause supplé-
mentaire quand un doigt pitoyable et
ment urgent se dressait pour
obtenir la permission d'y aller.

X " Comme l'inconnu ", disaient-ils... et l'on ne pouvait s'en rendre compte. On ne pouvait pas penser à ce Soldat — du même type que les autres — tombé au Champ d'Honneur, en Champagne, en Argonne, aux côtés des autres... les...

“Ceux qui, pieusement, sont
la Patrie...

...et dont les restes reposaient
de Triomphe... "X" comme
que", disaient nos maîtres qui -
patience, d'obstination, de dévo-



BECEDAIRETRO

forme de A majuscule. La grinçante craie — taillée à la scie — y courait, à longueur de classe. On l'effaçait dans une grande envolée de pollen, sous la rude caresse d'un chiffon que l'élève de service allait ensuite secouer dans la cour. Le maître y piquait parfois un compas géant, pour tracer un cercle parfait... "Un tel, au tableau!"... pour corriger un problème, pour annoncer une récitation... pour présenter — ô honte! — aux mains magistrales, des oreilles déployées en arrière de bonnet d'âne.

U comme UN... et un = deux... et un = trois... et quatre = sept... et six = treize... Ainsi, commençait le calcul mental. Un, c'était l'amibe initiale des chiffres, l'unicellulaire patriarche d'une dynastie si nombreuse que son énumération ne s'arrêtait qu'à l'endroit où sont censées se rejoindre les parallèles : l'infini. Modeste, et, pourtant, chiffre cardinal... mais pas Richelieu, au nez et à la barbe duquel ferraillaient les mousquetaires du roi, de M. de Tréville et d'Alexandre Dumas (père) : "Tous pour un ; un pour tous!".

V comme VIDAL-LABLACHE, jumeaux de la carte de géographie murale monopolisée sous leur conjointe raison sociale. Virtueuses du liséré bleu des côtes ; coloristes des reliefs allant du vert tendre des plaines au blanc pur des neiges éternelles sur fond de montagnes brunes ; sourciers des cours d'eau serpentant vers estuaire, embou-

chure ou delta. Au recto, la nomenclature des villes, voies fluviales, mers, déserts, départements, couches géologiques ou pays ; au verso — si redoutable à l'heure des compositions — la carte muette ponctuée d'hermétique silence.

W comme W.C., alignés discrètement contre le mur d'un préau. A l'anglaise et fermés à clef pour les enseignants ; à la turque et munis d'un verrou pour les élèves. Ils se dissimulaient derrière des portes ne descendant pas jusqu'au sol ; et l'on voyait dépasser des chaussures sur lesquelles tombaient des chaussettes entraînées par des culottes libérées de leurs bretelles. Les évoquer permettait de couper la classe d'une pause supplémentaire, quand un doigt pitoyable et prétendument urgent se dressait pour réclamer la permission d'y aller.

X "Comme l'inconnu", disaient nos maîtres... et l'on ne pouvait s'empêcher de penser à ce Soldat — du même âge que nos pères — tombé au Champ d'Honneur... en Champagne, en Argonne, aux Dardanelles...

"Ceux qui, pieusement, sont morts pour la Patrie..."

...et dont les restes reposaient sous l'Arc de Triomphe... "X" comme Polytechnique", disaient nos maîtres qui — à force de patience, d'obstination, de dévouement, de

paternelles taloches et de feuilles polycopiées à la pâte humide — ne désespéraient pas de nous voir, un jour, défilier sur les Champs Elysées, coiffés d'un autre bicorne que le bonnet d'âne.

Y comme YANAON qui, avec Pondichéry, Chandernagor, Karikal et Mahé, constituait encore les miettes d'un empire colonial gagné à la France par Dupleix et perdu sans lui... Comme le yoyo dont on commençait à faire descendre et remonter les deux cotylédons au bout d'une ficelle... Majuscule, il ressemblait à un "taouat" dont on aurait retiré l'élastique et le serre-pierre de cuir ; minuscule, c'était un h qui aurait fait une culbute à 180 degrés, déséquilibré par le croc en jambe du i qui lui succède dans l'alphabet.

Z comme ZIG ZAG, le zig zag du signe de Zorro qu'incarnait le grand Samson Fainsilber, aux heures où le cinéma muet commençait à balbutier ses premières syllabes. Fraternel comme Zig qui, en compagnie du gros Puce et du pingouin Alfred dessinés par Alain Saint-Ogan, donnait ses lettres de noblesse à nos bandes dessinées... Z, lanterne rouge de l'alphabet. Z comme zéro, note honteuse, que les cancrs traînaient à la façon d'un gros boulet... mais chiffre triomphal que les bons élèves brandissaient comme un trophée, en s'écriant : "J'ai fait zéro faute!"...



LE NOËL ÉTRANGE DU PAUVRE ETUDIANT

ALGER 25 DECEMBRE 1941.
J'avais raté mon train. Mes amis
étaient partis vers des réjouis-
sances familiales dont j'allais être
exclu. J'allais également être privé
d'une grande surprise-partie de
Noël que j'attendais avec impatien-
ce et dont j'espérais des résultats
passionnants.

La "Sonate pour violoncel-
le" de M. Edmond Grieg en était
responsable. J'avais oublié que
mon violoncelle ne devait pas être
entièrement soumis à la loi exi-
gente de ce compositeur. Le
temps avait, hélas ! passé très vite.

Aussi, arrivé trop tard à la gare
d'Alger, lorsque je vis filer dans le
lointain, le feu rouge de mon train
de nuit, désespéré, je rentrai à
mon logis d'étudiant, et décidai de
me coucher sans autre forme de
procès.

J'avais grand'faim. Mes ré-
serves alimentaires étaient nulles.
Me punissant moi-même, affamé,
stupide et pour tout dire en réac-
tion contre les conséquences
d'une vie devenue sans attraits, je
me réfugiai dans mes draps, en te-
nue de nuit : pour tout dire, en cos-
tume d'Adam...

Je somnolais vaguement,
lorsque "dans une espèce de
rêve" l'on toqua à ma porte.

**Vous imaginez mon émoi,
Mon inquiétude, mon atten-
te...**

J'ouvris, plein d'espoir et d'an-
goisse. Une fée souriante et parf-
mée m'examinait de bas en haut,
dans la couverture berbère que
j'avais hâtivement revêtue.

C'était la roucouillante et roumar-
ne Mme Prune, ma voisine, coif-
feuse pour dames de son état,
dans un salon distingué de la ville.

"Dans mon pays, me dit-elle,
il est d'usage d'inviter, un soir
de Noël, "l'Etranger solitaire".
C'est un devoir national. Je ne
saurais y manquer".

— Mais je suis nu.

— **Habillez-vous, et venez
vous réjouir avec nous.
D'ailleurs, nous serons trois,
car j'ai invité notre voisine,
Mme Chrysanthème, divorcée
inconsolable et qu'il faut sortir
de ses tristes pensées. Je
compte sur vous pour mettre
de l'ambiance".**

Je me préparai donc pour ac-
complir cette bonne action et revê-
tis mon meilleur costume d'étu-
diant : tenue sombre, chemise
blanche, cravate à pois... presque
en pantoufles car, par dépit, j'avais
lancé mes souliers au sommet
d'une armoire normande.

Correct enfin, les mains vides,
sans fleurs ni champagne, presque
humilié, je me rendis à l'invitation,
dans un état de grande curiosité.

A mon tour, je toquai à la porte
de la voisine...

Deux dames élégantes et
joyeuses m'accueillirent. J'avancai,
sur un tapis de Perse négligem-
ment jeté, émettant quelques ex-
cuses pour mon dénuement floral
et alimentaire... J'avais toutes les

excuses... L'invitation était tardive...
J'avais 20 ans et elles en avaient
40... Je ne devais pas m'émouvoir
pour "si peu de choses"...

Ce qui mijotait à feu doux sen-
tait bon. Un goulot de champagne
dépassait d'un récipient étincelant.
Le couvert était mis devant une
cheminée joyeuse. On m'invita à
goûter des zakouskis...

"Nous allons commencer
par "petite eau", gazouilla la
Roumaine". Il fallu faire "cussé",
ce qui signifie cul-sec en bon fran-
çais. Je vidai mon verre et fus dé-
çu : le breuvage n'avait aucun
goût.

Petite eau une fois, puis deux,
puis trois... Une douce chaleur se
répandait dans mes veines, et je
me mis à apprécier la boisson.

"Cela s'appelle vodka", me
dit-on. "Vive vodka !", m'écriai-
je. L'ambiance était créée. L'arbre
de Noël brillait de tous ses feux.
L'étoile d'argent me souriait dans
une sorte de tendre complicité...

Toutefois, un petit personnage
barbu me regardait avec une mé-
chante ironie. "Attention, mon
bel ami, semblait-il me dire, at-
tention, surveillance-toi !". Ce Bel-
zébuth m'irritait. J'aurais voulu le
chasser de la crèche...

Après les zakouskis, ce fut la
dinde farcie, garnie d'ingrédients
exotiques... à la roumaine, paraît-il.
J'en étais à ma sixième vodka, sur-
vie de quelques coupes de cham-
pagne. Pour mieux contempler le
feu, les trois convives se rappro-
chèrent. Nous en étions aux confi-
dences sentimentales. Ces dames
avaient souffert. Il fallait faire
quelque chose.

L'une, à ma gauche, se penchait
vers moi, maternelle. L'autre, à
droite, très romantique, me récitait
des poésies de son pays, et je crus
comprendre le roumain. A mon
tour, j'improvisai quelques vers,
fort heureusement disparus à ce
jour...

Pour rétablir une situation va-
cillante, dans un élan de politesse,
j'admirai l'ameublement. Que
n'avais-je dit ! Il me fallut visiter !
C'était un beau logis dont la gloire
était un lit à baldaquin,
"Louis XIII authentique" me
dit-on.

Je dus l'essayer à droite, à
gauche, puis entre les deux fées
pépantes.

C'est alors que le Belzébuth de
la crèche se refléta dans un miroir.
Il me foudroyait. Il me menaçait de
la main.

Les fées m'avaient-elles versé
un breuvage magique ? Je me sen-
tis bordé par de légères mains.

Dans un rire de cristal, les
dames disparurent.

Je me réveillai, le lendemain,
solitaire, dégrisé. Une carte histo-
riée m'invitait à attendre le retour
de ces dames : elles étaient allées
acheter des croissants.

Je m'en fus, honteux et confus,
cours à la gare, et pris le premier
train... de jour celui-là.

Gaston FIORINI

recto, la nomenclature
fluviales, mers, déserts,
louches géologiques ou
si redoutable à l'heure
— la carte muette ponc-
sile.

alignés discrètement
n préau. A l'anglaise et
— les enseignants ; à la
d'un verrou pour les
simulaient derrière des
lant pas jusqu'au sol ; et
ser des chaussures sur
ent des chaussettes en-
culottes libérées de leurs
quer permettait de couper
pause supplémentaire,
pitoyable et prétendue-
dressait pour réclamer la
er.

onnu", disaient nos mai-
pouvait s'empêcher de
— du même âge que nos
u Champ d'Honneur... en
Argonne, aux Dardanel-

issement, sont morts pour
estes reposaient sous l'Arc
X" comme Polytechni-
s maîtres qui — à force de
ation, de dévouement, de

paternelles taloches et de feuilles polycy-
piées à la pâte humide — ne désespéraient
pas de nous voir, un jour, défiler sur les
Champs Elysées, coiffés d'un autre bicorné
que le bonnet d'âne.

Y comme YANAON qui, avec Pondichéry,
Chandernagor, Karikal et Mahé, constituait
encore les miettes d'un empire colonial
gagné à la France par Duplex et perdu sans
lui... Comme le yoyo dont on commençait à
faire descendre et remonter les deux coty-
lédons au bout d'une ficelle... Majuscule, il
ressemblait à un "taouat" dont on aurait
retiré l'élastique et le serre-pierre de cuir ;
minuscule, c'était un h qui aurait fait une
culbute à 180 degrés, déséquilibré par le
croc en jambe du i qui lui succède dans
l'alphabet.

Z comme ZIG ZAG, le zig zag du signe de
Zorro qu'incarnait le grand Samson Fain-
silber, aux heures où le cinéma muet
commençait à balbutier ses premières
syllabes. Fraternel comme Zig qui, en
compagnie du gros Puce et du pingouin
Alfred dessinés par Alain Saint-Ogan, don-
nait ses lettres de noblesse à nos bandes
dessinées... Z, lanterne rouge de l'alphabet.
Z comme zéro, note honteuse, que les
cancres traînaient à la façon d'un gros
boulet... mais chiffre triomphal que les
bons élèves brandissaient comme un
trophée, en s'écriant : "J'ai fait zéro fau-
te !"...

Août 1944. Guy Caniot, jeune lieutenant de 26 ans - ancien du lycée d'Aumale - commande le 2e peloton du 4e escadron au 2e régiment de Spahis Algériens de Reconnaissance. Débarquée à Saint-Tropez, du navire U.S. "James Parker", son unité monte sur Grimaud, avec mission de contourner Toulon par le nord, pour l'attaquer par l'ouest. Le 20 août, on libère Le Beausset, et, le 21, on descend vers Sanary, via Six-Fours dont il faut prendre le fort. C'est là que commence son récit, paru dans "Var Matin".

QUAND GUY CANIOT OUVRAIT LA ROUTE DE TOULON

Parti du Beausset à 6 h 30, le premier peloton de l'escadron Beaudoin avait été arrêté à la hauteur du viaduc de Bandol, effondré sur la route. Ainsi, nous étions interdite la voie royale du littoral.

C'est donc par le "chemin de Toulon" que nous fîmes la connaissance de Six-Fours. C'était un excellent escalier de service pour atteindre directement la plaine du Roy, que dominait au nord, de ses 429 mètres, l'ouvrage du Gros cerveau ; et, au sud, l'imposant fort de Six Fours, à 210 mètres.

Le premier — complémentaire du second — devait se révéler un observatoire efficace pour tous les canons allemands du secteur. De leurs gueules assassines, ils attendaient les dix véhicules et les 47 spahis que j'avais l'honneur de commander alors.

La prise de contact fut brutale, sous la forme d'un tir d'artillerie : les obus arrivaient drus et précis, dans un fracas d'enfer.

Dès le lendemain, nous pûmes neutraliser l'observatoire en découvrant — dans les vignes — la ligne téléphonique reliant les deux ouvrages. Coupée par nos soins, elle cessa d'informer le fort, ce qui mit un terme à la canonnade.

Grâce à deux Suisses — MM.

Roethlisberger et Muhlethaler — nous pûmes développer une action psychologique appropriée auprès des officiers allemands, sur le thème "vous avec, en face de vous, non pas des "partisans-

terroristes" si redoutés de vos soldats, mais une unité régulière de l'Armée française ; or, nous savons, de bonne source, que cette unité va être relevée par des troupes sénégalaises impitoyables, qui risquent d'agir avec férocité... Votre intérêt est donc de négocier votre rédition le plus vite possible."

C'est ainsi que, le 22, sous drapeau blanc, un lieutenant de la batterie de Pierredon se présenta à mon poste de commandement de La Millière, pour me faire connaître que son commandant de batterie souhaitait parler.

Le 23, accompagné de M. Muhlethaler, je me rends donc au



AOÛT 1945. Lors des cérémonies marquant le premier anniversaire du débarquement en Provence et de la libération de Toulon, le général de Lattre de Tassigny serre la main du lieutenant Caniot dont le peloton présente les armes au chef de la Première Armée Française.

Après le "Carnet de route" de Georges Barkatz paru dans la rubrique "Document" du numéro 8 des "Bahuts du Rhumel", cette année 1994 - année de cinquantenaire - se clot avec des souvenirs de notre camarade Guy Caniot. Ils sont extraits de deux articles parus, en août dernier, dans le quotidien "Var Matin", dont nous avons fait une seule mouture pour en rendre la lecture plus souple.

pied de la position adverse. L'officier allemand qui la commande est encore plein de morgue : une vraie caricature de Prussien. Il regarde de haut ce lieutenant français, pas rasé de trois jours, vêtu d'un treillis inesthétique et pas bien lavé.

Ayant reçu l'assurance que je suis officier français, et que les officiers allemands seront soustraits à la vue des populations locales, mon interlocuteur me remet cérémonieusement son pistolet, ce qui conclut la négociation.

Cinq minutes après, formés en colonne, les 70 artilleurs prennent, à pied, la direction du Val d'Aran, apeurés de n'être pas

escortés... à cause de la menace "terroriste" venant de la population.

Le 25, Godet a l'honneur de transporter, dans sa jeep, le colonel Van Hecke et nos amis jusqu'au fort où la rédition est décidée. Le colonel français consent à ce que les Allemands détruisent le matériel et les munitions, avant de se rendre à mon peloton, le 26 août à midi.

L'Allemand tient parole : le lendemain à 9 heures, une immense explosion se fait entendre, tandis qu'un nuage de fumée noire couronne le fort, et 47 spahis sont là pour attendre la rédition de 500 Allemands... instant inoubliable.

Nous faisons monter les officiers dans nos véhicules, afin de les soustraire au regard de la population ; sous-officiers et hommes de troupe rejoignent à pied... en croisant une compagnie de tirailleurs sénégalais dont la présence prouve que nous n'avions pas menti.

Cette dernière défense allemande tombée, l'accès de Toulon par l'ouest est désormais ouvert.

Le spahi Moïsi m'apporte le drapeau allemand saisi à l'intérieur du fort.

Quant à moi, j'y découvrirai une photographie où l'on voit un groupe d'Allemands hilares, festoyant dans une villa. Au dos, l'un d'entre eux - qui destinait sans doute le cliché à sa fiancée - a écrit : "Nous sommes heureux comme Dieu, en France !", proverbe d'Outre-Rhin.

Désormais, pour eux, c'est l'Enfer qui commence.



AOÛT 1994. Guy Caniot, ses camarades de combat et leurs épouses sont venus se recueillir, au cimetière de Sanary, au souvenir de ceux qui sont morts pour la France.

GENÈSE D'UN LYCÉE 1875-1892

En 1875, lorsque M. Ulysse Hinglais eut fait réintégrer l'établissement scolaire qu'il dirigeait, du lointain plateau de Sidi M'Cid vers les toujours vétustes locaux du Dar Kaiserli, la partie était loin d'être gagnée (1).

Certes, l'effectif scolaire était de 384 élèves dont 107 pensionnaires ;

Certes, le conseil municipal de Constantine, dans sa séance du 12 mars, avait poussé l'abnégation jusqu'à décider que les travaux d'agrandissement du collège-mixte auraient priorité sur ceux (non moins nécessaires) de la mairie ;

Certes, un décret ministériel allait admettre la transformation en lycée national...

Mais — premier obstacle sur la "voie royale" — un article du dit décret stipulait que "l'organisation de ce lycée serait subordonnée à l'achèvement et à l'ameublement des bâtiments."

En fait, il allait falloir attendre sept longues années avant d'obtenir pleine et entière satisfaction.

Le ministère décida que l'établissement devrait couvrir 5 600 mètres carrés ; puis la tatillonne administration n'eut de cesse de critiquer chaque initiative, mégotant ici sur l'installation du gaz, traitant là l'achat de quelques lustres de "dépenses somptuaires"... considérations pour le moins hypocrites quand on sait que ladite administration ne supportait nulles dépenses, celles-ci demeurant à la seule charge de la municipalité constantinoise.

Fort heureusement, si — sur le plan administratif et financier — le collège-mixte se trouvait en porte-à-faux, il existait bel et bien en tant que lycée sur le plan pédagogique : mathématiques élémentaires, philosophie et rhétorique avaient leurs professeurs spéciaux ; on enseignait l'anglais, l'arabe, l'allemand et l'italien, outre les matières habituelles — du grec à la gymnastique — et un bataillon scolaire préparait la revanche de 1870, à laquelle aspirait tout un chacun.

Aux matières universitaires traditionnelles, Ulysse Hinglais eut l'audace d'ajouter des travaux manuels : c'est ainsi que furent installés huit établis de menuiserie, deux forges, un atelier de reliure et même une magnanerie, où des ouvriers qualifiés de la ville enseignaient le maniement des outils.

On imagine l'ahurissement des inspecteurs généraux découvrant ces "trésors" d'un sanctuaire scolaire tous azimuts, l'un d'eux concluant son rapport par cette appréciation quelque peu fataliste : "Enfin ! la scène se passe en Algérie !".

Les travaux d'aménagement se poursuivaient parallèlement aux études quand — en 1876 et les années suivantes — les ressources financières de la ville accusèrent un déficit angoissant. La principale source de revenus de la ville provenait, jusque-là, de la halle aux grains, que vidèrent plusieurs désastreuses compagnes agricoles.

Force fut, alors, de faire appel



POTACHES 1876

À la rentrée d'octobre 1876, le journal constantinois "Le Républicain" signale la joyeuse exubérance des potaches "en képi et tunique".

Le 18 août 1885, le lycée étant élevé de la troisième à la deuxième catégorie, un règlement (signé Jules Ferry) définira ainsi l'uniforme officiel : "Veston en drap bleu national lissé croisé avec quatre boutons d'uniforme de chaque côté ; poches tiroirs sur le côté ; col portant deux palmes en or fin brodées dans le drap ; manches droites avec deux petits boutons d'uniforme ; gilet du même drap que le veston, forme droite avec sept boutons grelots ; pantalon bleu en drap dit cuir-laine, forme droite, poches de côté prises dans la couture ; casquette marine avec palmes académiques brodées en or, visière baissante bordée cuir, bride milanaise avec deux petits boutons dorés".

Ce vêtement prévaudra jusqu'en 1939.

à la bienveillante attention du ministère... lequel accorda généreusement une subvention de 100 000 F, alors qu'il en attribuait 960 000 au lycée d'Oran et prenait entièrement à sa charge l'édification du lycée d'Alger.

On se sagna aux quatre veines et — contre vents et marées — le "bahut" continua de mettre pierre sur pierre.

De 1867 à 1869, fut achevée l'aile-est, celle où s'ouvrit la haute porte à deux battants surmontée de l'inscription "collège communal", que tant de générations devaient si souvent franchir par la suite.

Fiers de ces nouveaux locaux, professeurs et élèves redoublèrent d'ardeur — malgré des conditions souvent inconfortables — au point qu'on ne comptait, dans l'Université française, que cinq à six lycées pouvant être concurrentiels.

Vint — enfin ! — le 9 février 1883 ! Le ministère consentait à décréter que la rentrée d'octobre se ferait dans un lycée "à part entière" et dans des locaux formant quadrilatère autour de la cour principale.

Est-ce là dire que tout devint alors facile ? Que nenni ! Les bourses (dont celles de trousseau) continuaient d'être rares et la discipline demeurait rude : chaque jour, fonctionnaient, prises sur le temps des récréations, trois salles de retenues où les punis écrivaient sous la dictée des maîtres d'étude. Il n'y avait pas de casiers pour les livres, pas de vestiaires. L'eau manquait souvent et l'on ne comptait encore qu'une chaise percée pour trois dortoirs...

Il fallut donc beaucoup de patience au proviseur Hinglais ; autant à ses trois successeurs immédiats MM. Combes, Rouquet et Baudel.

Ces trois "patrons" n'ont pas laissé un souvenir impérissable dans les chroniques lycéennes... sinon que le premier s'empressa d'annihiler les ateliers manuels mis en honneur par son prédécesseur, et que le troisième eut à subir une mutinerie qui — à la suite de chahuts successifs — éclata violemment le 2 février 1891.

L'événement eut-il un effet néfaste sur la santé de l'infortuné proviseur ? Toujours est-il qu'on le retrouva mort, le 6 janvier 1892, dans un wagon du train Alger-Constantine.

Considérons — pour la petite histoire — que c'est à cette date fatidique du 6 janvier 1892 que se termine la genèse de notre "bahut", commencée en 1857 avec M. Olivier... une genèse qui n'avait pas duré moins de 35 ans.

(1) Voir les numéros 7 et 8.

ANNÉES HÉROÏQUES

À la distribution des prix de 1875, le chef d'établissement Ulysse Hinglais, rappela, dans son discours, les difficultés d'installation du début de l'année scolaire :

"Au jour dit, nous prenions possession de notre nouvelle demeure, et nous fûmes réduits à la disputer, pour ainsi dire pied à pied, aux ouvriers qui la terminaient."

"Je rendrai ce témoignage à vos enfants, qu'ils se sont vaillamment comportés dans ces premiers et pénibles jours de notre installation."

"Par la saison la plus rude de l'année, ils ont étudié dans des salles sans feu, mangé dans des réfectoires ouverts à tous les vents sous les échafaudages des plâtriers et des maçons, et dormi profondément, comme des soldats sur un champ de bataille, dans des dortoirs improvisés où ne se trouvaient de bon, que leurs lits."

Le collège d'alors gardera encore longtemps l'aspect d'un chantier dans un terrain vague attendant à un quartier populaire turbulent.

Des ruelles voisines, les galopins venaient troubler l'enseignement et les filles de joie qui racolaient les grands élèves à la sortie, risquaient d'en compromettre la tenue morale. Les bris de vitres dans les classes, les rixes, les sévices subis par les professeurs à la sortie, alimentèrent les échos de la presse et nécessitèrent, pendant des années, une surveillance de la police.

les bahuts du rhumel

- Michel Sadeler
Le Chenonceaux III
boulevard de Paris
83200 Toulon
Tel 94 24 39 12
- Jean Benoit
440, route de Vulmix (A 36)
73700 Bourg-Saint-Maurice
Tel 79 07 29 31 et 86 92 60 70
- TRESORIER
Louis Cartoux
190, avenue Marc Sangnier
83110 Sanary-sur-Mer



L'ÉDELWEISS 79 07 05 33

EN LISANT " LE PREMIER HOMME "

A LIRE !

● SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE

pour le guider, lui dire le bien et le mal, il doit grandir seul, apprendre seul, édifier seul sa morale et sa vérité !

Même si, à un moment décisif de son existence, il trouve une aide efficace en la personne de son maître d'école — M. Bernard, alias M. Germain — qui obtient non sans peine son orientation vers des études au lycée. Mais, à mesure que l'enfant s'élève intellectuellement et culturellement, le décalage avec le milieu familial se fait plus large et, pour lui, plus déchirant.

Le récit entrecroise, en une construction subtile, les fils du passé (arrivée de ses parents à Solférino-Mondovi, naissance de Jacques, retour à Alger à la mobilisation de 14, départ du père pour la guerre) et ceux du présent (retour en Algérie pour voir sa mère, pèlerinages à la tombe de Saint-Briac et dans la ferme de Mondovi pendant les événements).

Mais l'essentiel réside dans l'évocation de l'enfance qui, pour avoir été démunie et même misérable dans l'étroit appartement de Belcourt, n'en reste pas moins, au souvenir de Jacques, chaleureuse, riche, débordante de lumière.

Et d'abord à cause de la présence d'une mère adorée le seul être que Jacques ait éperdument aimé ! On connaît la fameuse déclaration de Camus : *entre la justice des hommes et sa mère, s'il avait à choisir, il choisirait sa mère.*

C'est à elle que l'ouvrage est dédié — à cette femme demeurée et illettrée, usée par le travail au service des autres, murée dans son silence, résignée au malheur et à la passivité, toujours infiniment douce et triste. C'est vers cette mère, qui ne pourra ni le lire ni le comprendre, que Jacques, revenant sur son passé, fait monter un pathétique chant d'amour.

De cette enfance radieuse, le héros nous découvre l'autre secret en retrouvant au fond de lui-même, *" les racines obscures et emmêlées que le rattachent à cette terre splendide et effrayante, à ses jours brûlants comme à ses soirs rapides à serrer le cœur "*.

Tout le livre clame l'amour passionné pour ce pays immense dont Jacques avait senti la pesée tout enfant *" avec l'immense mer devant lui, et derrière lui cet espace interminable de montagnes, de plateaux et de désert, "* même si, très tôt aussi, de cette terre de soleil et de vent, faite pour aiguïser l'ivresse de la vie, il avait perçu la face inquiétante, l'angoisse qu'elle sécrète, avec la tombée brutale des nuits et l'obscur menaçant d'une présence hostile.

Imprégnée de cet amour ému, guidée par une étonnante mémoire du cœur, l'évocation de tous ces souvenirs nous restitue — à nous qui avons passé

notre enfance et notre jeunesse dans cette Algérie de l'entre-deux-guerres — les décors, les usages, les mœurs de ces années enfuies, de ce pays perdu !

Qu'il s'agisse des amusements de Jacques avec ses camarades à travers Belcourt, ou des parties de chasse dans *" l'intérieur "*, auxquelles l'associe son oncle, ou de sa vie d'écuyer, puis de lycéen, ou d'autres scènes de l'existence quotidienne, nous nous sentons ramenés, nous aussi, par mille petits détails, quelquefois oubliés, à des temps et des lieux chers entre tous !

Quel régal, ainsi de retrouver les éventaires, assiégés par les mouches, des marchands arabes proposant leurs assortiments de cacahuètes, pois chiches séchés et salés, de trammousses — j'avais presque oublié la chose et le mot ! — ainsi que de sucres d'orge aux couleurs violentes et de pyramides torsadées de crème recouvertes de sucre rose !

Et le jeu des noyaux d'abricots, et celui de la canette vinga, pratiquée avec une raquette de bois ! Et la plage des Sablettes, sur la route moutonnaire, avec son marchand de frites ! Et le Jardin d'essai, le parc de la Maison des invalides à Kouba, avec leur végétation exubérante ! Et les courses chez l'épicier mozabite, pour acheter une demi-livre de sucre, un demi-quart de beurre, cinq sous de fromage !

Et le cinéma Musset, avec ses mauvais fauteuils de bois, dont le siège se rabattait avec bruit, pompeusement baptisés *" réservés "*, et l'odeur de crésyl qui s'y mêlait à une forte odeur humaine ! Et les cafés du quartier, avec leur mobilier de bois et leur comptoir en zinc, sentant l'anisette et la sciure ! Et la confection méticuleuse des cartouches, et le remplissage des *" musettes "* avec les soubres-sades qu'on allait, à la pause de midi, faire griller jusqu'à ce qu'elles éclatent !

Et les lundis de Pâques où toute la famille allait *" faire la mouna "* dans la forêt de Sidi Ferruch ! Et l'école communale de la rue Aumerat, si semblable à celles qu'ont fréquentées beaucoup d'entre nous, avec ses petits enciers de porcelaine à tronc conique, fichés dans les trous des tables, avec cette encre violette à odeur si caractéristique, avec aussi ces manuels d'origine métropolitaine si manifestement déphasés par rapport à des écoliers habitués au vent et au soleil !

Et Galoufa, le capteur de chiens, avec son étrange véhicule, et toutes les ruses déployées par les gamins pour déjouer ses tentatives et sauver quelque animal de l'horrible laso ! Et les courses vers l'école en se passant un cartable comme un ballon de rugby et en faisant claquer les *" mévas "* —

encore un terme que je n'avais jamais réentendu !

Et l'examen des bourses et son cérémonial, quand M. Germain, avec chapeau à bord roulé et guêtres, accompagne jusqu'au lycée les petits élèves qu'il présente ! Et le tramway rouge le C.F.R.A. que Jacques et son camarade empruntent tous les jours pour se rendre à Alger, avec ses deux jardinières et sa motrice où ils préfèrent monter pour pouvoir suivre la manœuvre, par le wattman, du levier de vitesse à poignée !

Et la place du Gouvernement et la rue Bab-Azoun, avec ses arcades et la succession de boutiques de tissus, épiceries, cafés, bazars, et à côté de la chapelle de Notre-Dame-des-Victoires, l'échoppe du marchand de beignets, avec son décor de faïence bleue et toute la minutie des gestes qui aboutissent à la fabrication des succulentes pâtisseries !

Et, peu après chaque rentrée des classes, le rassemblement bruyant des hirondelles, leurs pépiements assourdissants qui précédaient leur brusque départ ! Et la grande bâtisse du lycée d'Alger — qui ressemble comme un frère à notre *" bahut de Rhumel "*, — avec ses cours de récréation, ses études, sa vie studieuse qui était rythmée par le tambour !

Bref, c'est tout un monde savoureux et familial, avec ses couleurs, ses senteurs, ses bruits — encore embellis par la merveilleuse poésie du souvenir — que Camus ressuscite, avec une intensité et une ferveur étonnante, dans le jaillissement lyrique de son verbe qui n'a jamais été aussi généreux !

Ce livre, il a voulu, comme il l'indique lui-même dans un ajout marginal (P. 101 note b), qu'il *" pèse un gros poids d'objets et de chair "*. On peut affirmer qu'il y a pleinement réussi : les échos que cette lecture éveille en nous, les vibrations prolongées qu'elle y multiplie, sont là pour le prouver.

René BRAUN.

• Albert Camus, *" Le premier homme "*, Paris, Gallimard (Cahiers Albert Camus 7), 1994, 334 pages.

Charles Clarac - qui fréquenta notre vieux bahut de 1916 à 1928 - est l'auteur d'un solide volume de 550 pages qu'il a intitulé *" Conséquences de l'ignorance et de la manipulation des Français sur l'Islam "*.

Un propos nullement raciste ; sa recherche porte sur les erreurs des politiques français, et se divise en quatre parties :

1. Connaissance de l'Islam : naissance, rigidité canonique, conquêtes, épanouissement au XIXe siècle, inadaptation aux temps actuels, comportement de groupe.

2. Colonisation française de 1830 à 1844, avec le rôle primordial des colons créateurs de richesses et d'expansion.

3. Décolonisation, occultée par une désinformation partisane avec l'ignorance ou la complicité des médias d'une part ; exode et réussite des immigrés franco-français d'autre part.

4. Immigration, faisant des milliers d'exclus de la vie économique, pour lesquels l'auteur s'applique à découvrir des activités d'insertion.

Le livre de Charles Clarac - arabisant, ingénieur, licencié es-sciences, docteur en Sorbonne - comporte des reproductions en couleurs de tableaux et de dessins de la collection du duc d'Aumale et des documents historiques inédits appartenant à des collections privées. Il est vendu 250 F (port inclus) chez l'auteur 29, boulevard d'Athènes, 13001 Marseille.

MÉMOIRE

• MÉMOIRE D'AFRIQUE DU NORD a pour but de garder et de faire connaître la mémoire des hommes qui ont marqué l'Histoire de l'Afrique du Nord jusqu'aux déclarations d'indépendance de ces territoires, et les actions de ces hommes dans les domaines historique, littéraire, artistique, économique, social, religieux, civil et militaire.

Ses moyens : réalisation de brochures et de cassettes audiovisuelles, publication d'un bulletin d'information et de mémoire, organisation de colloques, conférences et expositions.

Renseignements auprès de notre ancienne condisciple M^{me} de La Hogue (Jeanine Tunn) 130, rue Lecourbe, 75015 Paris.

ÉTOILE FILANTE

Peu nombreux, sans doute, sont ceux d'entre vous qui se souviennent du bref passage que fit, au lycée d'Aumale, Jean Bogliolo ; il n'enseigne chez nous, en effet, qu'en 1941 et 1942, jusqu'au moment où — les Alliés ayant débarqué en Afrique du Nord — il fut rappelé sous les drapeaux au 1^{er} Zouaves, pour faire campagne en Tunisie, en Italie et en France. Ancien condisciple d'Albert Camus au lycée Bugeaud d'Alger, il produisit d'abondantes œuvres littéraires, dont les 18 volumes de son *" Algérie de Papa "* qui furent couronnés par l'Académie française en 1975. Après 1962, il décida de vivre en proscrit et de résider à Candalaria de Ténériffe, aux Canaries, où il est récemment décédé.